

Synthèse

Le monde des bandes et ses transformations Une enquête ethnographique dans une cité HLM

Gérard MAUGER

Directeur de recherches CNRS

Avec **Kamel IKACHAMENE**

Centre de sociologie européenne (CNRS-EHESS)

Avril 2004



Recherche réalisée avec le soutien du GIP Mission de recherche Droit et Justice
et de la Délégation interministérielle à la ville (DIV)

Une enquête déléguée

La démarche utilisée dans cette enquête est, pour le moins, hétérodoxe. L'ensemble des matériaux utilisés a, en effet, été recueilli auprès d'un « ressortissant » du terrain étudié. Il a mené – non sans difficultés – une série d'entretiens biographiques dans sa cité. Par ailleurs, je l'ai interviewé régulièrement – environ une fois par semaine pendant un an, puis à intervalles moins réguliers jusqu'à maintenant – à la fois sur les conditions de réalisation de son enquête et sur tel ou tel « événement » survenu au cours de la semaine dans sa cité et/ou dans sa vie. Il a donc joué un triple rôle d'enquêteur, d'informateur et d'enquêté.

1°) Enquêté

L'enquête biographique sur l'informateur-enquêteur est une enquête de très longue durée. Je l'avais rencontré en 1978 dans le cadre d'une recherche que je menais pour le compte du ministère du Travail sur « La question du refus du travail chez les jeunes ouvriers »¹. Après trois longs entretiens que j'avais alors faits avec lui, je lui avais proposé de l'engager comme enquêteur. Pour trois raisons au moins. D'abord parce qu'il m'était apparu, au cours de ces entretiens, comme « un sociologue spontané » particulièrement vif. Ensuite, parce qu'il avait accès à un monde inaccessible pour moi : celui de la délinquance professionnelle. Enfin, parce qu'il me semblait intéressant de comparer les entretiens qu'il recueillait avec les miens : ainsi pouvais-je tenter de mettre en évidence de façon quasi expérimentale les effets de la situation d'enquête sur « le mode de présentation de soi » des enquêtés². Pendant quelques années, je suis resté en contact avec lui : y compris épistolaire ou en allant lui rendre visite en prison. Puis, je l'ai perdu de vue. Je l'ai retrouvé, de façon tout à fait fortuite, en 2001. Alors que je racontais la démarche utilisée pour cette enquête dans le cadre du séminaire d'initiation à l'enquête qualitative que je faisais à l'EHESS, un étudiant est venu me demander si l'enquêté-enquêteur dont j'avais parlé n'était pas le frère de son amie. C'est ainsi que je l'ai retrouvé : nous avons repris, plus de vingt ans après, les entretiens de 1978, les prolongeant par une nouvelle série d'entretiens³.

La proposition de la DIV m'est apparue comme une double opportunité : outre qu'elle m'offrait la possibilité de l'employer de nouveau comme enquêteur, elle me permettait aussi de soumettre à l'épreuve du terrain, le schème de description et d'interprétation que j'avais construit, vingt ans plus tôt, de « l'espace des styles de vie des jeunes de milieux populaires »⁴.

1. Gérard Mauger et Claude Fossé-Poliak, *La question du refus du travail chez les jeunes ouvriers*, Première partie, « Unité de la jeunesse ouvrière » ; Deuxième partie, « Diversité de la jeunesse ouvrière », Rapport au ministère du Travail, juillet 1979.

2. Voir Gérard Mauger, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, décembre 1991, p. 125-143.

3. Avec le projet d'écrire sa biographie.

4. Gérard Mauger, « Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires », in Christian Baudelot et Gérard Mauger (dir.), *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 347-384.

2°) *Enquêteur*

L'enquête auprès des jeunes de la cité, il en faisait son affaire... Il s'est avéré que la tâche était beaucoup plus difficile qu'il l'avait cru : pour de multiples raisons.

Bien qu'il connaisse personnellement chacun des jeunes qui « rouillent au pied des deux tours de la cité » (où il a presque toujours vécu), force lui fut de constater que la distance s'était creusée entre eux : d'une part, mécaniquement, par l'effet de l'écart d'âge, d'autre part, parce qu'il n'était plus le caïd respecté qu'il avait été, mais un « *has been* » qui avait sombré dans « la débîne » (il était « RMIste » depuis sa dernière sortie de prison).

Par ailleurs, la proposition d'enregistrer un entretien avec eux les faisait fuir plus qu'elle ne les intéressait. Tout au plus, certains d'entre eux lui ont-ils concédé un entretien, contre une invitation assortie d'un pack de bière. Comment rendre compte de ce refus de se prêter à l'enquête et, en l'occurrence, à un regard rétrospectif sur leur vie passée et présente ? Il faut supposer que l'intérêt qu'ils y trouvent est nul (« ça m'intéresse pas »), sinon négatif (« j'ai pas envie de remuer tout ça »). Beaucoup sont intimidés à l'idée de devoir répondre à des questions – on peut imaginer que l'entretien face au magnétophone évoque des situations scolaires humiliantes –, d'autres (qui ont plus ou moins de choses à cacher) se méfient : « l'interrogatoire » évoque ceux de la police.

3°) *Informateur*

L'enquêteur, à l'inverse, est un enquêté prolix sinon intarissable. Il est resté le sociologue spontané qu'il était déjà vingt ans plus tôt : sociologue des autres et de lui-même, porté à l'introspection avec les moyens du bord acquis au fil de lectures hétéroclites et de conversations avec des interlocuteurs très divers et inattendus. Mais il est aussi hanté par la volonté de dire la misère et de dénoncer l'injustice : en fait, il voudrait l'écrire, mais la démarche suppose un savoir-faire et une persévérance qui lui manquent. Je lui sers ainsi de porte-parole.

C'est dire que l'intérêt qu'il a manifesté pour cette enquête n'était en rien un intérêt scolaire – « comprendre pour comprendre » – mais « politique », au sens où il l'entend. À travers cette enquête, il s'agissait pour lui, de mobiliser les jeunes de la cité pour monter une association. À la fois, à but lucratif – il avait le projet d'un atelier de fabrication de tables en mosaïque, dont il pensait qu'il pourrait les aider à sortir du « business » – et à but politique – il pensait organiser des débats ou des projections de films dans la cité avec des militants associatifs (du MIB, d'AC, de DAL, etc.). Sans doute, ce projet est-il une des sources des difficultés qu'il a rencontrées pour réaliser des entretiens : il n'intéressait que lui...

Ce projet « politique » permet de comprendre le caractère très directif des entretiens qu'il a réalisés : « la neutralité bienveillante » recommandée à l'enquêteur professionnel ou à l'apprenti sociologue était, de son point de vue, à peu près dépourvue de sens. L'entretien s'apparente ici à une sorte de maïeutique où il s'agit d'amener l'enquêté à affronter « la vérité de sa vie » (en particulier lorsque les enquêtés tentent d'esquiver le récit d'un passé d'échecs scolaires, professionnels ou amoureux) ou à surmonter la méfiance (en particulier lorsqu'il s'agit d'évoquer leurs pratiques délinquantes). Entretiens « socratiques » où il s'agit pour l'enquêteur d'amener les enquêtés aux conclusions qui, selon lui, s'imposent sur l'état de la société où ils vivent.

« La société du bas des tours »

Comment décrire les formes de sociabilité qui se mettent en place entre les jeunes (ou moins jeunes) hommes de la cité telles qu'elles apparaissent à travers les matériaux recueillis ? J'essaierai d'abord de mettre en évidence un ensemble de traits partagés, puis d'y distinguer des pôles.

1°) Une culture partagée

La première opposition qui permet de la définir est celle entre « l'intérieur » et « l'extérieur ». Les regroupements « observables », au bas des tours ou sur une terrasse de café voisin ont un caractère saisonnier. Ils sont à la fois plus fréquents, plus nombreux et plus longs (ils se poursuivent parfois très tard dans la nuit), en été qu'en hiver, pour des raisons climatiques évidentes et en raison du calendrier scolaire⁵. Ils n'excluent pas des formes de sociabilité « d'intérieur », évidemment plus difficiles à observer, chez tel ou tel, en l'absence des parents (dans les appartements des tours où ils habitent). « Extérieures », ces formes de sociabilité sont publiques, exposées au regard de tous (donc également « visibles » par la police). Elles sont aussi exclusivement masculines : l'opposition entre « l'extérieur » et « l'intérieur » reste à peu près superposable à celle entre « masculin » et « féminin »⁶. Les femmes et les filles sont retranchées « à l'intérieur » : seules, quelques-unes d'entre elles participent aux activités de soutien scolaire dans un local situé au rez-de-chaussée de l'une des tours. Le clivage entre les sexes est plus strict que les clivages entre les âges. La plupart ont entre 18 et 25 ans, mais les regroupements au bas des tours n'excluent pas toujours la présence de plus jeunes encore scolarisés, ni de plus vieux qui se délabrent physiologiquement tout en restant sociologiquement « jeunes » (c'est-à-dire assignés à position entre école et emploi et entre famille parentale et famille conjugale).

En fait, ces formes de sociabilité masculine réunissent tous ceux qui sont « sans affectation » (pour la plupart à plein temps, ou pour ceux qui sont encore scolarisés, en stage ou en CDD, à temps partiel, en sortant de l'école ou du travail). « Libérés des obligations scolaires » ou « absentéistes », soustraits aux obligations salariales (pour des périodes plus ou moins longues) et aux obligations familiales (presque tous sont célibataires et vivent chez leurs parents), ils sont également affranchis de toute contrainte temporelle : ils se lèvent tard et se couchent tard. Contre la vision médiatique (soumise à la logique du spectacle) qui ne met en scène que des événements « spectaculaires » (« bastons » qui ont mal tourné, affrontements avec la police qui dégénèrent en « émeutes », « business », « tournantes » et « voiture brûlées », etc.), il faut d'abord rappeler que l'inaffectation sociale, l'affranchissement de toute contrainte temporelle impliquent une événementialité raréfiée qui engendre elle-même l'ennui, l'apathie, l'aboulie⁷ : la plupart « glandent » à plein temps.

L'ennui, l'absence de perspectives et d'intérêts qui puissent être satisfaits (l'onirisme croît avec l'absence de ressources), la dépression latente, trouvent un remède dans la consommation, plus ou moins intensive mais généralisée, de « chichon » : il ne me semble pas

5. D'où les fameux « étés chauds ».

6. Voir Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

7. Voir Pierre Bourdieu, *Algérie 60. Structures économiques et structures temporelles*, Paris, Éditions de Minuit, 1967.

exagéré d'y voir « l'assommoir des temps modernes »⁸. Ainsi se crée sur place une demande inflationniste (mais non solvable, donc contrainte de rechercher elle-même une demande solvable ou tel ou tel moyen de financement) pour un marché illégal relativement lucratif.

Les centres d'intérêt et les sujets de conversation partagés sont immuables : d'un pôle à l'autre de la société masculine du bas des tours, il est question de sport (football), de « sorties en boîtes » qui permettent d'échafauder des « plans » plus ou moins fantasmagoriques avec « des meufs » et, plus discrètement, de « business ». Dans ces conversations, chacun s'efforce de réaffirmer sa virilité dans la surenchère face aux autres. Quant à la sociabilité d'intérieur, sa spécificité réside dans les jeux vidéos ou le visionnage en petits groupes de vidéos ou de DVD (films de gangsters américains).

Les conversations, dans le langage vernaculaire des cités véhiculé par le rap, ponctuent les arrivées et les départs de tel ou tel d'entre eux : elles font et défont « les réputations » (de « caïd », de « bouffon », de « balance », de « pédé », etc.). Le style des interactions est régi par le défi permanent et « le sens de l'honneur »⁹ : les agressions verbales plus ou moins ludiques ou agressives peuvent à tout instant basculer dans le défi guerrier et dégénérer en bagarres (ils font ultérieurement l'objet de récits contradictoires et de commentaires où s'écrit « la saga de la société du bas des tours »)¹⁰.

2°) Des pôles distincts

Au sein de cet univers culturellement homogène, on peut néanmoins distinguer des pôles, étant entendu que les groupes sont labiles, que l'interconnaissance est particulièrement dense et que la circulation d'un groupe à l'autre et les multi-appartenances sont relativement fréquentes.

Le groupe qui se réunit dans le café voisin, mieux doté en capital scolaire, est focalisé autour du rap : chacun nourrit le projet de devenir une star du *show-biz*. Mais les projets sont plus nombreux que les réalisations : tout se passe comme si les interactions avaient pour objet l'entretien de la croyance de chacun par le crédit que tous les autres lui font (ou feignent de lui accorder). Cette focalisation artistique n'exclut ni la consommation de haschich (mais elle revêt dans ce cercle une valeur distinctive, associée à « la créativité » et à l'affranchissement de contraintes sociales intériorisées¹¹), ni la participation plus ou moins régulière au « *business* » (il s'agit pour l'essentiel de *deal* de cannabis).

Au sein du groupe du bas des tours, on peut distinguer deux pôles : l'un est composé de « professionnels du business », l'autre apparaît comme une périphérie d'« apprentis » ou d'« amateurs ». La proximité entre ces deux pôles est d'abord culturelle. Tous partagent l'attrait de la richesse ou plutôt de ce qui la résume à leurs yeux : voitures de sport et accès aux « boîtes de luxe », perçus comme moyens de conquête de « filles de rêve ». Tous partagent le même « idéal de virilité » assimilé à « la puissance guerrière » (et à la crainte qu'elle suggère) et à « la puissance financière » (et à l'envie qu'elle suscite). Les premiers incarnent en quelque sorte « l'idéal du moi » des seconds. Mais la proximité entre les deux pôles est renforcée par des liens économiques : actifs sur le marché de la drogue, les seconds

8. Voir Gérard Mauger, « L'apparition et la diffusion de la consommation de drogues en France (1970-1980). Éléments pour une analyse sociologique », Bruxelles, *Contradictions*, n° 40-41, 1984, p. 131-148.

9. Voir Pierre Bourdieu, « Le sens de l'honneur », in *Esquisse pour une théorie de la pratique, précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Librairie Droz, 1972, p. 13-44.

10. Voir Gérard Mauger et Claude Poliak, « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 50, 1983, p. 49-67 et, pour la période contemporaine, David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997.

11. Voir Gérard Mauger, « L'apparition et la diffusion de la consommation de drogues », art. cit.

sont « les détaillants » des premiers ou de simples consommateurs qui tentent d'accéder à une position de détaillants (la proposition vaut pour le « *business* » en général). De même, les entrepreneurs de *hold up* ou de cambriolages, emploient, à leur gré, tel ou tel amateur ou novice, flatté d'avoir été recruté pour être initié aux rudiments du « métier ». Les deux pôles restent néanmoins distincts : l'écart réside, pour l'essentiel, dans les aller et retour des seconds entre « économie souterraine » et travail salarié, c'est-à-dire aussi entre professionnels et « intermittents » de la délinquance. Cet écart n'est pas seulement quantitatif : si les premiers ont passé un point de non retour, l'avenir des seconds reste incertain ; le professionnalisme des premiers implique des risques et des revenus sans commune mesure avec ceux des seconds ; le recours à la violence chez les professionnels cesse d'être ostentatoire pour devenir instrumental, etc.¹²

Un quatrième pôle, plus âgé, regroupe « les épaves », toxicomanes et/ou « ex-taulards » clochardisés, incapables de conserver plus longtemps leur place au sein du pôle délinquant, voués à la délinquance « au jour le jour » pour subvenir à leur consommation, « RMistes définitifs » tout aussi incapables d'accéder désormais à un emploi salarié : ils incarnent un avenir possible pour chacun d'entre eux et redouté par tous.

Socio-genèse des carrières délinquantes

Comment rendre compte de la participation à cette « société du bas des tours » ? de la distribution au sein de ses différents pôles ? de sa reproduction, de ses transformations quantitatives et qualitatives ?¹³

1°) Socio-genèse scolaire

Tous ont en commun « l'échec scolaire » (à différents degrés) : les réussites impliquent la rupture, sinon avec la cité, du moins avec la sociabilité masculine du bas des tours. La disqualification scolaire a au moins deux conséquences. L'auto-disqualification (perceptible dans les refus d'entretien) incline à « chercher refuge » auprès d'*alter ego*. Par ailleurs, la disqualification scolaire induit la disqualification professionnelle : « inemployables », en raison de leurs carences scolaires et des dispositions associées à « la culture de rue », ils sont voués au chômage prolongé, aux « stages-bidons », aux emplois précaires et subalternes. Conformément au mécanisme qui porte à faire de nécessité vertu, cette inactivité forcée est alors convertie en inactivité élective qui les ancre dans la culture de rue.

12. Voir Karima Guenfoud, *Le « Business » : organisation et vie familiale. Recherche sur l'installation dans l'illégalité*, Thèse de sociologie, Université de Paris 7, novembre 2003.

13. En dépit des objurgations de « sociologues » qui, comme Raymond Boudon, s'indignent de la recherche d'« interprétations causalistes de la délinquance » et de l'idée que « le crime est le produit de la société », au prétexte que « les corrélations (établies) ne sont en aucune façon contradictoires avec le fait que *la plupart* des personnes nées dans un milieu criminogène ne commettent *jamais aucun* crime, ni délit » (*Pourquoi les intellectuels n'aiment pas le libéralisme*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2004, p. 114-115). On peut évidemment lui répondre que le fait de naître dans un milieu « criminogène » ne laisse personne indemne (comme d'ailleurs de naître dans un milieu petit bourgeois), que les explications mono-causales sont un peu courtes et que rien n'interdit de rechercher les systèmes de déterminations qui permettent de rendre raison de la dispersion des trajectoires biographiques issues de milieux « criminogènes ».

L'inégale « indignité scolaire » (et peut-être aussi les inégalités de morphologie corporelle qui écartent les plus faibles du « pôle viril » de la culture de rue) est au principe de leur distribution dans les différents pôles de « la société du bas des tours » : l'investissement, réel ou fantasmé, dans le rap ou telle ou telle « branche » de « la culture hip hop » suppose, sinon un minimum de capital culturel, du moins une forme de « bonne volonté » ou de « prétention » culturelles.

2°) Socio-genèse de l'échec scolaire

Cette situation d'échec scolaire commune à « la société du bas des tours » renvoie d'abord à sa socio-genèse familiale : tous ou presque appartiennent à des familles culturellement démunies, précarisées, souvent paupérisées et/ou disloquées. Leurs origines familiales permettent de comprendre qu'ils n'aient ni les ressources culturelles (à commencer par la langue), ni les dispositions requises par l'école. Au-delà du déficit culturel, la précarité des conditions d'existence familiale permet de comprendre l'impuissance des familles à exercer un contrôle efficace sur leur descendance. Or les fils sont d'autant plus attirés par « la société du bas des tours » qu'ils sont en échec à l'école : ils y restaurent « une dignité » mise à mal par leur disqualification scolaire et l'intériorisation des dispositions propres à la culture de rue renforce « la culture anti-école » qui les voue à alourdir leur « casier scolaire », etc. L'engagement précoce dans « la culture de rue » ne s'explique ni par les défaillances familiales, ni par l'échec scolaire, ni par « les mauvaises fréquentations », mais par un équilibre précaire entre trois univers – la famille d'origine, l'école et le groupe des pairs – qui vise à préserver une « estime de soi » mise à mal. La mise en place de cet engrenage s'explique peut-être par une économie : celle du capital symbolique qui n'a pas grand chose de commun avec l'économisme simpliste inspiré de Gary Becker.

3°) Socio-genèse professionnelle des carrières délinquantes

Le refus des emplois précaires, subalternes et mal payés souvent affiché ne fait pas du paradigme du choix rationnel une explication suffisante de l'engagement dans une carrière délinquante : « le choix » des activités délinquantes étant interprété comme la résultante d'un arbitrage entre les coûts (contraintes du salariat/risques encourus dans les activités délinquantes) et les bénéfices escomptés (maigre salaire/gains incommensurables associés aux activités délinquantes)¹⁴. En fait, l'engagement dans l'économie illégale liée à « la société du bas des tours » apparaît comme une conséquence de l'incapacité d'accéder à une position stable sur le marché du travail légal et l'engagement dans « le business » conforte le refus du salariat. Quant aux familles d'origine, leurs incitations au travail trouvent leurs limites dans leur impuissance croissante à exercer un contrôle sur leur descendance, dans les difficultés objectives auxquelles les parents sont eux-mêmes confrontés pour trouver un emploi, dans le soulagement qu'ils trouvent dans l'indépendance économique acquise par leurs fils délinquants quitte à devoir « fermer les yeux » (déli de réalité qui conjure les scrupules et les inquiétudes). Comme au cours de l'étape antérieure, l'engagement précoce dans une carrière délinquante ne s'explique ni par le chômage, ni par les défaillances familiales, ni par « les mauvaises fréquentations », mais par les tensions entre les forces qu'exercent sur chacun la

14. Ce genre de « théories » aujourd'hui en vogue (qui porte à son paroxysme la cécité de l'ethnocentrisme scolastique) conforte évidemment les politiques sécuritaires en invitant à renforcer la répression, c'est-à-dire à accroître « les coûts » de la délinquance, pensant ainsi dissuader « le délinquant rationnel » de faire de « mauvais choix ».

triple affiliation à la famille d'origine, au groupe des pairs et au monde du travail (si éphémère et précaire soit-elle). De ce point de vue, on comprend qu'une condamnation judiciaire puisse consolider l'engagement dans une carrière délinquante en renforçant l'appartenance au « milieu », en précipitant la rupture avec une famille d'origine « déshonorée » et en renforçant « l'inemployabilité »¹⁵.

15. Elle ne pourrait être un frein qu'en renforçant « l'employabilité ».
© Mission de recherche Droit et Justice / Synthèse 112 / Avril 2004
<http://www.gip-recherche-justice.fr>